

MYSTÈRES À ANDANIE

Une pierre dans le jardin de Pausanias

Pourquoi s'intéresser aux Grecs anciens au XXI^e siècle, au point d'y consacrer une bonne part de son temps, d'écrire une thèse sur le sujet, et davantage encore d'en faire son métier ? Il est d'autant plus difficile de répondre à pareille question que d'une part on est encore, si j'ose dire, le nez dans le guidon, et que d'autre part il est des raisons qui ne peuvent se dire ailleurs que sur le divan d'un psychanalyste. J'ai cependant répondu d'autant plus favorablement à la demande qui m'a été amicalement faite par Jean-François Picaut d'écrire un petit article sur le sujet que la question résonnait chez moi d'une manière particulière. De l'accord de principe à la réalisation du projet, il était toutefois un gouffre qu'il m'a fallu combler. Accepter de jouer le jeu, c'était en effet accepter de faire un peu d'ego-histoire, avec tout ce que cela comporte de dévoilement de soi. Mais parler de soi n'est jamais chose facile. D'autant que j'ai vite été rattrapé par la question de savoir si le jeu en valait la chandelle. Témoigner, était-ce véritablement répondre à la question de départ ? Mais surtout que dire ? Et dans quel but ? Qu'est-ce que le simple exposé de l'histoire de mon rapport personnel à l'Antiquité pourrait apporter au lecteur ? Quel enseignement l'honnête homme tirerait de la lecture d'un tel récit, qui ne serait ni plus ni moins que le récit d'un parcours ni exemplaire, ni unique en son genre ? C'est pour remédier à ce problème que j'ai pris le parti de dissocier le professionnel de l'affectif, la pratique historienne du souci de soi. Car dans mon travail de tous les jours, la question de mon rapport personnel à l'Antiquité et aux Anciens se pose bel et bien. Si en 2001 il m'a été donné de soutenir une thèse sur Messène, c'est certes le fruit d'un parcours personnel, mais c'est aussi et surtout au prix d'un effort de réflexion historiographique.

Je tenterai donc, dans les pages qui suivent, d'allier les deux aspects, en m'efforçant, dans un premier temps, de baliser ce qui n'est finalement qu'un itinéraire parmi tant d'autres en pays grec, avant de revenir brièvement sur les raisons qui m'ont conduit à m'intéresser de nouveau

à l'histoire des Messéniens¹. Car après plus d'un siècle d'exégèse, vaine eût pu sembler la tâche. Certes, depuis que le site de Messène est de nouveau la proie des pioches des archéologues, notre documentation s'est trouvée profondément renouvelée², mais en la matière c'est moins la documentation qui importe que le renouvellement des questions posées. C'est donc sur cet aspect des choses que, dans un second temps, je me focaliserai. Mais qu'il me soit d'abord permis de brièvement évoquer le chemin qui m'a mené aux Grecs anciens.

Autant le dire d'emblée, rien ne me prédisposait vraiment à faire pitance de la matière grecque. L'histoire, pas davantage que le grec ancien, n'a jamais fait partie de mon univers. Il est, certes, quelque temps déjà que les Grecs anciens ont cogné à mon huis. Mais l'ancienneté de cette relation privilégiée est toute relative, puisqu'elle remonte aux années 1990-1992. La date m'en est facile à retenir, étant donné que c'est à l'influence décisive d'un homme, Pierre Brulé, que je dois mon « entrée » en histoire grecque et l'intérêt que je porte encore aux Grecs anciens. Ce dernier s'était fait leur messenger, à la faveur d'un cours de DEUG et d'un autre de Licence. C'est assez dire que c'est sur le tard que je me suis intéressé à la Grèce ancienne. J'ose à peine le confesser, mais Homère, Thucydide, Aristote et les autres n'étaient, auparavant, pas parvenu jusqu'à mon chevet. Était-ce de l'inculture ? Je ne crois pas, sauf à considérer que la culture est tout entière contenue dans la littérature antique. Plus simplement je cultivais, lors, d'autres jardins. Je me souviens bien m'être plongé avec délectation dans la lecture des œuvres de Platon, presque de manière compulsive, l'année de ma terminale, mais sans jamais m'intéresser, à travers les écrits de cet auteur, aux Grecs anciens. En lisant Platon dans une collection de poche, c'est à la philosophie que je m'initiais, tout en préparant un baccalauréat de série... scientifique³. Je lisais d'ailleurs Platon comme j'aurais pu lire n'importe quel auteur, pour peu qu'il fût classé au rayon philosophie de la bibliothèque. Ce n'était là que pur jeu intellectuel, sans aucun

(1) Sur la Messénie antique, nous ne disposons toujours, à l'heure actuelle, que de l'unique synthèse historique due à Carl Angus Roebuck parue aux États-Unis à compte d'auteur en 1941 sous le titre *A History of Messenia from 369 to 146 B.C.* (il s'agit de la publication d'une *dissertation* réalisée sous la direction du Professeur J.A.O. Larsen et défendue à l'Université de Chicago pour l'obtention du grade de Doctor of Philosophy). En dehors de ce livre, on pourra lire, en français, l'*Étude topographique sur la Messénie ancienne* de M.N. Valmin parue à Lund en 1930, et en italien l'ouvrage consacré aux cultes messéniens de M.L. Zunino, *Hiera Messeniaka. La storia religiosa della Messenia dell'età micenea all'età ellenistica*, paru à Udine en 1997.

(2) Les fouilles ont repris sur le site de Messène (l'actuelle Mavromati) en 1986 sous la direction de P.G. Thémélis, et les résultats en sont régulièrement publiés dans les *Πρακτικά της Αρχαιολογικής Έταιρείας*, ainsi que, plus brièvement, dans l'*Έργον της έν Αθήναις Αρχαιολογικής Έταιρείας*.

(3) À dire vrai, je n'étais pas plus « matheux » que « littéraire ». Je dois essentiellement cette orientation, qui ne coïncidait en rien avec une appétence particulière, au primat du « scientifique » très en vogue à l'époque. Cela revenait à s'ouvrir un champ des possibles aussi vaste que possible.

questionnement d'ordre historique et sans intérêt particulier pour le grec puisque la langue m'était totalement étrangère. Ce n'est qu'à l'Université que la vocation – s'il faut ainsi parler ? – m'est venue. Assez curieusement d'ailleurs, lorsque j'ai fait le choix d'abandonner les mathématiques, la physique et la biologie à leur sort pour entreprendre des études d'histoire, c'était d'abord pour tenter de comprendre l'histoire immédiate. La simple lecture des journaux m'apparaissait insuffisante pour comprendre, en particulier, les conflits larvés au Moyen Orient. C'est donc pour pallier ce manque que je me suis inscrit en première année d'histoire. Non seulement je n'ai pas obtenu totale satisfaction sur ce point, mais je me suis en outre rendu compte de l'inanité de ma quête. Faire de l'histoire exigeait que je me défasse de la candide illusion qui, initialement, avait motivé mon choix d'orientation. Prêter aux faits passés une finalité en fonction de la connaissance que l'on a de l'avenir constitue en effet une démarche assurément peu historique¹. L'étude de la Grèce antique a achevé de m'en convaincre.

Grâce à l'enseignement de Pierre Brulé, à sa manière de faire parler les textes et surtout de donner corps aux Grecs, ces derniers me sont devenus plus familiers. Ils sont devenus hommes en quelque sorte – et femmes bien évidemment, qu'elles fussent jeunes ou moins jeunes. Dans le même temps, mon rapport aux Grecs s'est historicisé. « Un siècle d'hellénisme moderne a abouti, dans une large mesure, à éloigner plus qu'à rapprocher la Grèce de nous », remarquait Pierre Vidal-Naquet². C'est-à-dire qu'au fur et à mesure que ces Grecs me devenaient plus familiers, je m'apercevais combien ils nous sont étrangers. J'étais amené à constater que, décidément, ces Grecs ne pensaient pas les choses comme nous et que mieux valait, pour conserver leur authenticité, éviter de « parler de soi par le truchement de l'Autre³ ». C'est cependant à partir de 1993 seulement que j'ai entretenu une relation suivie avec ces Grecs d'antan. Cette année-là, Pierre Brulé, toujours lui, avait accepté de diriger un mémoire de maîtrise consacré au culte du serpent dans le cadre domestique en Grèce ancienne, avec à charge pour moi de me familiariser avec la langue grecque, étant donné que je ne disposais en la matière d'aucune base. (J'avais pour tout bagage de lettres classiques une succincte « initiation » au latin datant de ma classe de quatrième.) Je me souviens encore de cette année de maîtrise

(1) Ce qui ne peut être confondu avec la nécessité de comprendre qu'évoquait M. Bloch dans son *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, de comprendre le passé par le présent et le présent par le passé (Paris, A. Colin, 1974, notamment pp. 44-50).

(2) « La raison grecque et la cité », *Raison présente* 2 (1967), pp. 51-61, article repris dans livre *Le Chasseur noir. Formes de pensée et formes de société dans le monde grec*, Paris, La Découverte, 1991, pp. 319-334, ici p. 322.

(3) Voir à ce sujet les quelques mots d'introduction de Pierre Brulé à son ouvrage *Les Grecs et leur monde*, Découvertes Textes, Paris, Gallimard, 1998, pp. 7-9, à qui j'emprunte cette citation.

comme d'une année magique. J'avais alors tout à découvrir, et les conditions matérielles pour cela : pas ou peu de cours, et des heures à n'en plus finir pour lire les sources, mais également pour lire les modernes, c'est-à-dire pour découvrir ce qu'ils avaient compris des Anciens. Au centre de mes préoccupations se trouvaient les rapports que les Grecs avaient entretenus avec leurs serpents. Je m'étais donné pour tâche d'étudier ce qui, dans la nature même du serpent, contribuait à en faire un animal chargé de divin, plus particulièrement à travers l'exemple de Zeus *Ktésios*, divinité ophiomorphe affectée à la garde des celliers, en alliant le concret, la zoologie, à l'imaginaire, à la Surnature et à la conception du divin¹. Ce premier contact avec les sources n'a fait que renforcer un goût déjà prononcé pour l'étude de l'histoire grecque.

C'est donc tout naturellement que j'ai décidé de poursuivre ce qui n'était encore qu'une expérience en m'engageant dans un DEA sur les associations religieuses en Grèce ancienne, sans d'ailleurs encore former le projet de rédiger un jour une thèse. Rapidement rattrapé par mon inculture épigraphique, j'ai cependant dû me résoudre à l'évidence : la matière était trop importante et mes compétences trop limitées. J'ai donc abandonné ce sujet pour me consacrer cette fois à l'étude d'un texte : la très longue inscription messénienne dite des « Mystères d'Andanie ». Ce DEA était avant tout conçu comme une sorte de dissertation à l'anglo-saxonne. C'est-à-dire que, outre le fait d'avoir à produire un commentaire historique de ce texte, il me fallait en réviser l'édition et en proposer une traduction nouvelle. Bien des spécialistes de l'histoire de la religion grecque s'étaient déjà intéressés à ce règlement relatif à la célébration de cultes à mystères², c'est-à-dire un culte comportant une initiation³. Aucun, cependant, n'en avait jusque là proposé d'analyse institutionnelle. Davantage encore, le commentaire de

(1) Une partie de ce travail (concernant la généalogie des premiers rois ophiomorphes d'Athènes) a fait l'objet d'une publication dans la revue *Poikilia* (1996). Dans cet article intitulé « Autochtones et allochtones, le nécessaire mariage des genres », j'ai notamment tenté de montrer que les Athéniens de l'époque classique pensaient la société des premiers rois d'Athènes selon une structure de parenté propre à la société homérique, donc distincte de la leur.

(2) Voir en particulier H. Sauppe, « Die Mysterieninschrift aus Andania », *Abhandlungen der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen* VIII (1860), p. 217-274 [repris dans ses *Ausgewählte Schriften*, Berlin, 1896, pp. 261-307] ; P. Foucart (« Andanie. 326 a », dans Ph. Le Bas et P. Foucart, *Explication des inscriptions grecques et latines recueillies en Grèce et en Asie Mineure. Deuxième partie : Mégaride et Péloponnèse*, 1876, p. 169-176 ; G. Pasquali (Dr.), « Per la storia del culto di Andania », *Atti della Real Accademia delle Scienze di Torino* 48 (1912-13), 94-104 ; L. Ziehen, « Zu den Mysterien von Andania », *Hermes* 60 (1925), 338-347 ; Id., « Der Mysterienkult von Andania », *Archiv für Religionswissenschaft* 24 (1926), 29-60 ; M. Guarducci, « I culti di Andania », *SMSR* 10 (1934), 174-204 ; Ad. Wilhelm, « Zu der Mysterieninschrift aus Andania », *Wiener Jahrbesfte, Beiblatt* 32 (1940), 49-62 (repris dans les *Abhandlungen und Beiträge zur griechischen Inschriftenkunde in den Jahrbesften des Österreichischen Archäologischen Institutes (1898-1948)*, tome 1, Leipzig, 1984, p. 791-797) ; M.L. Zunino (*Hiera Messeniaka. La storia religiosa della Messenia dell' età micenea all' età ellenistica*, Udine, Forum, 1997, pp. 305-315).

(3) Sur ce type de culte, voir en dernier lieu W. Burkert, *Les Cultes à Mystères dans l'Antiquité*, Paris, Les Belles Lettres, 1992 (d'abord paru en anglais sous le titre *Ancient Mystery Cults* en 1987).

ce précieux texte m'a conduit à révoquer en doute tout ce que l'on avait pu écrire sur l'histoire de la fête, et à proposer en outre une approche nouvelle de l'histoire messénienne. Il y avait donc là matière à l'écriture d'une thèse¹. Ce à quoi je me suis attelé, de 1997 à 2001.

Ainsi pourrait se résumer l'histoire de ma rencontre avec les Grecs anciens. Peut-être convient-il d'y insister, ce n'est, comme on l'a vu, pas par le biais des lettres classiques mais bien par celui de l'histoire que je suis venu au-devant d'eux. Ce que, fort heureusement, le système universitaire français permet². C'est d'ailleurs ce qui contribue à la diversité des approches, et c'est probablement ce qui m'a permis de porter sur le texte de Pausanias concernant l'histoire des Messéniens un regard neuf, comme nous allons maintenant le voir. Il n'est bien évidemment pas ici question de résumer en quelques lignes les tenants et aboutissants de la thèse qu'il m'a été donné de soutenir. En reposant la question de savoir comment on a écrit l'histoire des Messéniens, je me propose plus modestement d'évoquer le décalage qui peut exister entre la conception qu'avaient les Anciens de l'histoire et la nôtre.

Pausanias, l'infatigable voyageur qui, dans la seconde moitié du II^e siècle de notre ère, parcourut une bonne partie de l'Hellade sur les traces des Grecs d'antan, de ceux d'avant la conquête romaine, s'est à l'examen révélé être un précieux guide pour l'historien de la religion grecque. On n'en finit d'ailleurs pas de souligner le sérieux de la *Périégèse* dont la valeur dépasse largement le simple témoignage d'antiquaire. Une telle œuvre n'a bien évidemment pas manqué d'être prise en défaut par tel ou tel, mais ce n'est guère qu'avec quelques égratignures que le Périégète peut aujourd'hui se sortir de plus d'un siècle d'exégèse.

L'actuel lecteur pourra cependant déplorer qu'une telle somme de connaissances sur l'Antiquité n'ait toujours pas été traduite en français³. Le livre IV, en particulier, n'a, à ce jour, fait l'objet que de traductions italiennes et anglaises, ainsi que d'une traduction en grec

(1) On écrit toujours *contre*, disait G. Bachelard, *La Formation de l'esprit scientifique*, 1938, rééd. Paris, 1993.

(2) Ce n'est, par exemple, guère le cas en Belgique où la matière grecque est exclusivement rattachée à des départements de littérature, et non d'histoire.

(3) Sur les dix livres que compte la *Périégèse*, seuls trois ont paru dans la collection des Universités de France dite Guillaume Budé : le premier consacré à l'Attique (Pausanias, *Description de la Grèce*, Livre 1 : *L'Attique*, texte établi par M. Casevitz, trad. par Jean Pouilloux, commenté par François Chamoux, Paris, Les Belles Lettres, 1992. On disposait précédemment de la traduction procurée par Marguerite Yon, *Description de l'Attique*, Paris, François Maspero, 1983), le septième sur l'Achaïe (texte établi par M. Casevitz, trad. et commenté par Y. Lafond, Paris, Les Belles Lettres, 2000) et le huitième sur l'Arcadie (texte établi par M. Casevitz, trad. et commenté par Madeleine Jost, avec la collab. de Jean Marcadé, Paris, Les Belles Lettres, 1998). Le lecteur italoophone est, en comparaison, bien mieux loti.

moderne¹. Ce qui n'a guère contribué à sa publicité auprès du public non-spécialiste². Pausanias est pourtant le seul auteur à signaler, précisément dans ce livre, l'existence de célébrations remarquables en Messénie : les Mystères d'Andanie³. Personne ne s'y était guère intéressé, jusqu'à ce jour de 1858 où les habitants du village messénien de Konstantini, dans le nord du Magne, mirent au jour deux grandes plaques de calcaire portant une seule et même inscription du I^{er} siècle avant notre ère que le philologue allemand Hermann Sauppe ne tarda pas à faire connaître sous le nom d'« inscription des Mystères d'Andanie » d'après le témoignage de Pausanias⁴. Il s'agit d'un règlement cultuel, c'est-à-dire un type d'inscription que l'on a coutume d'appeler du nom de « loi sacrée », notamment depuis la publication des ouvrages de J. von Prott et L. Ziehen, et de F. Sokolowski⁵. Il y est question du recrutement d'un personnel nombreux pour la célébration de sacrifices et de Mystères, et le règlement, daté de 92 avant J.-C., n'a d'autre but que de régler les problèmes liés à l'organisation matérielle de la fête, à la suite d'une réforme cultuelle dont il est bien difficile de déterminer l'exacte nature. Toujours est-il qu'au-delà de l'incomparable lot d'informations que livre cette inscription sur les institutions messéniennes⁶, la simple attestation épigraphique de l'existence de ces Mystères permettait une fois de plus de louer la validité du témoignage de Pausanias et de réécrire, après lui, l'histoire de la fête. Son récit s'imposait d'autant plus qu'il permettait de remonter le temps jusqu'à l'époque des origines. À en croire Pausanias, en effet, la célébration des Mystères d'Andanie aurait constitué l'un des ferments de l'identité messénienne. Les historiens ont donc été tentés d'interpréter la célébration de cette fête à l'époque romaine comme la marque de la permanence d'un culte depuis les temps anciens, c'est-à-dire comme

(1) Cf. J.G. Frazer, *Pausanias' Description of Greece*, vol. I. Translation, Londres, 1898 ; H.A. Ormerod, *Pausanias Description of Greece*, Loeb Classical Library, Londres, 1926 (reprint 1993) ; D. Musti, *Pausania guida della Grecia. Libro IV : La Messenia*, Fondazione Lorenzo Valla, Rome, 1991 ; S. Rizzo, *Pausania viaggio in Grecia. Guida antiquaria e artistica. Libro IV : Messenia*, Biblioteca Universale Rizzoli, Milan, 1998 d'après l'édition Rocha-Pereira ; N. Papachatzis, *Παυσανίου 'Ελλάδος Περιήγησις, 3. Μεσσηνιακά και 'Ηλιακά*, Ekdotike Athenon, Athènes, 1979. Je n'ai pu consulter la traduction espagnole de M. Cruz Herrero Ingelmo, *Pausanias, Descripción de Grecia*, Madrid, 1994.

(2) L'édition de référence est celle de M.H. Rocha-Pereira, *Pausanias Graeciae Descriptio*, I (libri I-IV), Teubner, 1973.

(3) Le passage essentiel se trouve en IV, 33, 4-6.

(4) H. Sauppe, « Die Mysterieninschrift aus Andania », *Abhandlungen der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, 8 (1860), p. 217-274, article repris dans les *Sauppes ausgewählte Schriften*, Berlin, 1896, p. 261-307. Ce texte a, depuis, fait l'objet de nombreuses rééditions, cf. notamment W. Kolbe, *IG V 1*, 1390 ; H. von Gaertringen, *Syll.*³, 736 ; F. Sokolowski, *LSCG* 65.

(5) J. von Prott et L. Ziehen, *Leges graecorum sacrae e titulis collectae*, Leipzig, 1886-1906 (réimpr. Chicago, 1988) ; F. Sokolowski, *Lois sacrées de l'Asie Mineure*, Paris, 1955 ; *Id.*, *Lois sacrées des cités grecques. Supplément* [à l'ouvrage de Prott et Ziehen], Paris, 1962 ; *Id.*, *Lois sacrées des cités grecques*, Paris, 1969.

(6) Des informations dont on déplorera tout de même qu'elles n'aient jusqu'à présent guère été exploitées.

la continuation des antiques Mystères messéniens de Déméter et de sa fille, Korè. Fondés du temps où la reine éponyme de la cité et de la région, Messènè, régnait sur cette terre, dit Pausanias, c'est-à-dire bien avant la guerre de Troie, ces Mystères auraient ensuite survécu à l'occupation spartiate et auraient été restaurés lors de la libération de la Messénie par le Thébain Épaminondas en 370/9 avant notre ère.

Soit. Mais on est, ce faisant, peut-être allé un peu vite en besogne. Car la mise en regard des deux documents laisse apparaître de fâcheuses dissemblances. En particulier, si le premier évoque les Mystères d'Andanie, une petite localité de Messénie sise non loin de la frontière arcadienne, le règlement émane bel et bien, lui, de la cité des Messéniens, c'est-à-dire de Messène. Pis, dans l'inscription il n'est à aucun moment fait mention des Mystères des Grandes Déeses dont Pausanias retrace l'histoire, mais simplement des dieux, au masculin, dont on célèbre les Mystères (τῶν θεῶν οἷς τὰ μυστήρια γίνονται). En outre, tout porte à croire que ces « dieux dont on célèbre les Mystères » ne sont autres que les *Mégaloï Théoi*, c'est-à-dire les Grands Dieux, dont il est par ailleurs question dans l'inscription. Enfin, Déméter et Korè/Hagna ne forment absolument pas une dyade dans l'inscription et ne sont par conséquent jamais qualifiées de *Mégalai Théai* ou Grandes Déeses. Mais qu'à cela ne tienne. Les modernes ont tous, sans exception, considéré que, moyennant quelques accommodements, l'information de Pausanias concernant l'histoire de la fête était juste. C'est ainsi que de la confrontation des données culturelles et historiques fournies par Pausanias avec les informations pratiques contenues dans le règlement des Mystères n'est finalement né qu'un imbroglio de théories plus ou moins raffinées sur l'histoire de la fête, sans que le récit de Pausanias soit jamais considéré comme le résultat d'une reconstitution plus ou moins artificielle de l'histoire messénienne. Cette orientation de la recherche s'explique d'ailleurs aisément. Elle procède largement d'une conception de l'histoire de la Grèce qui tend à privilégier l'époque classique, voire archaïque, au détriment des époques dites « basses » que constituent les époques hellénistique et impériale. Or, privilégier le témoignage du Périégète, c'était ni plus ni moins retrouver la haute époque, si prisée jusqu'il y a peu, l'époque des origines, car admettre l'historicité de la tradition revient le plus souvent à admettre la « très haute antiquité » d'un culte. En outre, le cloisonnement de nos études a fait que cette question des Mystères d'Andanie n'a guère occupé que les quelques historiens qui s'étaient fait une spécialité de l'histoire de la religion grecque. Cela explique en grande partie le fait que le luxe d'informations relatives aux institutions messéniennes que renferme cette « loi sacrée » n'ait jusqu'à présent pas fait l'objet d'une étude de détail. Toujours est-

il que, même si l'on a peine à l'admettre, il faut bien se résoudre à l'idée qu'à s'en tenir au récit du Périégète, l'étude des Mystères d'Andanie conduit à une aporie. En outre, la structure même du livre IV de Pausanias dénote une certaine ambiguïté. Sitôt qu'il évoque la Messénie, c'est pour entretenir son lecteur de « l'histoire » des Messéniens en tant qu'*ethnos*, c'est-à-dire de peuple, tandis que dans la partie proprement périégétique de son récit Pausanias évoque l'existence, en Messénie, de cités (*poleis*). Un passage de l'un au multiple qui ne laisse de surprendre. Pour Strabon à l'époque d'Auguste (31 av.-14 ap. J.-C.) comme pour Pausanias sous le règne d'Antonin le Pieux (138-161 ap. J.-C.), la Messénie forme immanquablement un ensemble régional unifié attendant à l'Élide, à l'Arcadie et à la Laconie. Mais comment être sûr que l'unité politique et ethnique postulée de la Messénie n'est pas, en fait, fille des conceptions régionalistes d'un Strabon ou d'un Pausanias ? Comment être sûr que le récit des événements antérieurs à cette époque ne s'organise en fonction de ce point d'aboutissement ? En d'autres termes, cette unité géographique doit-elle conduire à considérer qu'il existât un « État » messénien ? D'autant que le territoire de la cité de Messène, fondée en 369 par Épaminondas, ne s'étend, autant qu'on sache, absolument pas à l'ensemble de la région.

Tel a été le point de départ de ma thèse. À l'origine de mon travail, il y a donc un problème comme l'historien en rencontre tant : celui de la contradiction des sources. Comment faire lorsque deux documents de nature différente, un texte littéraire d'une part et un texte épigraphique de l'autre, mais assurément relatifs à une même réalité, sont porteurs d'informations contradictoires ? Que faire lorsqu'un auteur de la seconde moitié du II^e siècle de notre ère prétend qu'à Andanie, les Messéniens de Messénie célébraient depuis des temps immémoriaux des cultes à mystères en l'honneur des Grandes Déeses, tandis qu'une inscription épigraphique du début du I^{er} siècle avant notre ère atteste que les Messéniens de Messène célébraient des Mystères en l'honneur des Grands Dieux ? Faut-il supposer qu'une erreur s'est glissée dans l'une ou l'autre ? La chose ne serait pas sans précédent. Cependant, pour commode qu'il soit, le procédé n'en est pas moins condamnable. Il est toujours déplaisant d'avoir à corriger ou à amender un texte pour le comprendre. D'autant que la vérité de l'un n'est pas moins vraie que la vérité de l'autre, étant donné que toutes deux participent de logiques narratives et discursives différentes. Ce ne sont ni plus ni moins que deux versions aussi recevables l'une que l'autre d'une seule et même réalité. Cela implique de considérer que Pausanias ne dit pas *la vérité*, mais témoigne d'une conception de l'histoire de la fête et même de l'histoire des Messéniens à une époque donnée. Il en va de Pausanias

comme il en est de Thucydide. Ce n'est pas parce que Thucydide soutient avoir livré, dans son *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, la « vérité des faits » (II, 41, 2 et 4 : *ergôn aléthéia*) que l'historien doit s'en contenter. L'ouvrage ne s'ouvre-t-il pas, d'ailleurs, sur ces mots : « Thucydide *a écrit* la guerre du Péloponnèse » (Θουκυδίδης Ἀθηναῖος ξυνέγραψε τὸν πόλεμον τῶν Πελοποννησίων καὶ Ἀθηναίων) ? Un texte antique, fût-il écrit par Thucydide, n'est pas « un monument, à jamais élevé dans le jardin des humanités, soustrait à la corrosion du temps comme à la relativité des lectures, et auquel on a rapport sous le signe de l'admiration », comme N. Loraux l'a souligné¹. Mais si le discours de la méthode ne souffre d'aucune équivoque, il n'en demeure pas moins que sa mise en application peut poser problème. Reste donc à comprendre les choses.

L'idée que l'on se fait de la construction de Messène, conçue et vécue depuis 369 av. J.-C. comme une résurrection, doit beaucoup au récit qu'a donné Pausanias de l'histoire *supposée* des Messéniens. Pour filer le parallèle avec Thucydide, de même que le récit de l'historien a servi de canevas à tout exposé des événements de la guerre du Péloponnèse et de la Pentécontaétie, le récit de Pausanias a servi de canevas à l'écriture, par les modernes, de l'histoire messénienne. L'on s'est, certes, beaucoup interrogé sur la part prise par Pausanias dans l'élaboration du récit des guerres de Messénie qui ont opposé Messéniens et Lacédémoniens à l'époque archaïque. Mais on n'a pas, à mon sens, suffisamment prêté attention à ce qui fait l'originalité du témoignage de Pausanias, à savoir la place démesurée accordée à Andanie, une prétendue cité du temps jadis dont on ne connaît pour ainsi dire rien par ailleurs. L'épisode relatif aux Mystères d'Andanie occupe une place centrale dans l'architecture des *Messèniaka*, il en forme même le ciment. La célébration des Mystères d'Andanie acquiert, chez Pausanias, le statut de fête « nationale » des Messéniens de Messénie et, partant, les Grandes Déeses celui des *malistai théôn*, c'est-à-dire de « divinités les plus honorées » des Messéniens. Il n'est bien évidemment pas absurde de penser que les Messéniens ont, même dans l'exil, pieusement conservé la mémoire de rites et de traditions ancestrales. Mais d'une part rien ne permet de le confirmer, et d'autre part l'existence d'une entité messénienne à l'échelle de la Messénie, à quelque époque que ce soit, demeure, en l'état actuel de nos connaissances, largement conjecturale. L'on est ainsi fondé à se demander si Pausanias n'a pas brodé en bâtissant un véritable palais sur ce qui

(1) « Thucydide n'est pas un collègue », *Quaderni di Storia* 12 (1980), pp. 55-81, ici p. 55.

n'était que ruines lors de son passage. Même s'il demeure difficile de faire la part des choses entre ce qui est imputable au seul Pausanias et ce qu'il tient de ses informateurs locaux, il est clair qu'à aucun moment nous ne sommes fondés à le suivre sur le terrain de l'histoire. Il est évident que le récit de Pausanias dépasse largement le simple compte rendu puisqu'il affirme dans son livre III que : « les catastrophes dont ont souffert les Messéniens et leur long exil du Péloponnèse ont contribué à obscurcir la plus grande partie de leur passé, de sorte que, ne connaissant pas eux-mêmes les faits, quiconque veut les contester peut le faire » (II, 13, 2). Certes, Pausanias a su puiser à différentes sources, dont Myron de Priène et Rhianos de Béné, qu'il cite à différentes reprises. Mais il demeure *maître d'œuvre*. Pausanias n'est pas le compilateur servile de ses sources que l'on a trop souvent stigmatisé. Sous couvert de récit historique, il brosse en fait l'avenant portrait d'une Messénie « inventée », pour parler comme Nicole Loraux¹. Manifestement Pausanias a adapté les données de la tradition à la situation qui prévalait de son temps, par ignorance des faits passés, mais aussi parce qu'il poursuivait un but précis. La mise en intrigue du récit, comme dirait Paul Veyne², demande à être pleinement prise en compte. Le récit de Pausanias s'impose comme une présentation fonctionnelle du passé de la cité, et l'unité postulée des Messéniens de Messénie sert, m'a-t-il semblé, la cause des Messéniens de Messène, dont les prétentions géographiques et politiques sont évidentes à la lecture des sources. En ce sens, le récit de Pausanias participe de la construction d'une mémoire collective à l'époque historique, au bénéfice des Messéniens de Messène. Raison de plus, donc, pour en conclure que la version qu'il donne de l'histoire messénienne ne permet ni de juger de l'*antiquité* des Mystères d'Andanie, ni de considérer qu'il existât une Messénie unie dans les temps anciens.

Un indice supplémentaire invite d'ailleurs à dater l'instauration des Mystères dits d'Andanie du I^{er} siècle avant notre ère. En effet, tel lecteur qui ne disposerait que de l'inscription en conclurait d'évidence à l'institution des Mystères en 92 avant notre ère, date de rédaction du texte, c'est-à-dire dans le cadre de la période troublée qui précède les guerres mithridatiques (88-31 av. J.-C.). L'inscription de cette réforme dans le contexte de renouveau festif de la basse époque hellénistique s'avère historiquement d'autant plus recevable que l'on voit alors fleurir nombre de panégyries dont le programme s'articule désormais autour de la

(1) *L'Invention d'Athènes*, Paris, Payot, 1993.

(2) *Comment on écrit l'histoire*, rééd. Paris, Seuil, 1978.

célébration de sacrifices et de concours ou, comme ici, de sacrifices et de mystères. Certes, cela n'est pas dit explicitement. Mais est-ce là un argument dirimant ? Je n'en suis pas certain. Dire l'origine, que ce soit d'une fête comme ici, ou de tout autre chose, c'est en Grèce ancienne faire – au sens de fabriquer – de l'histoire. Il ne faut d'ailleurs pas perdre de vue que « les documents ne nous permettent jamais de remonter dans le passé jusqu'à un phénomène premier », ainsi que le rappelait fort justement J. Rudhardt¹. Les gestes rituels bénéficient d'une double lecture : l'accomplissement, la performance même de ces gestes, dans le présent, ne prend tout son sens pour un Grec que parce qu'ils participent d'une histoire, parce que, dans le même temps, ils sont conçus comme la répétition de gestes ancestraux. C'est ce que l'on pourrait appelé le credo du *kata ta patria*, en ce sens que les Grecs anciens ont coutume de dire toujours faire « comme les pères ». Mais on assortira immédiatement cette remarque d'une précision qui a son importance : cette époque des « origines » n'est rien moins que *conçue* comme historique. « En Grèce ancienne, comme ailleurs, le rapport au passé ne saurait être que symbolique². »

Que les Messéniens eux-mêmes aient cherché à donner du sens à cette célébration nouvelle en lui attribuant une histoire ancienne, ou que cette construction soit imputable au seul Pausanias ne change rien à l'affaire. Ce qui est en jeu, c'est à la fois la manière qu'ont les Grecs anciens de concevoir l'histoire, la leur, de dire les origines, et la manière dont nous l'interprétons. Il ne faut pas s'y méprendre. Ce n'est pas parce que les Grecs eux-mêmes ont qualifié telle ou telle pratique d'ancestrale, qu'elle l'a nécessairement été. Si les Grecs anciens ont presque toujours le sentiment de perpétuer des gestes ancestraux, de continuer à pratiquer *hic et nunc* le même culte, d'honorer toujours et encore les mêmes divinités, bref de faire *kata ta patria*, s'ils le revendiquent en tout cas, l'historien est souvent amené à constater que ce n'est pas nécessairement le cas, que ce que nous pourrions être tentés d'interpréter comme la marque de la permanence n'est en fait que le résultat d'une reconstitution.

Toutes ces remarques sont autant de raisons de reconsidérer le témoignage de Pausanias en tirant les conséquences qui s'imposent, non seulement concernant l'étude de la fête, mais s'agissant également de la nature de la communauté messénienne. Car dépouillés de l'anti-

(1) *Notions fondamentales de la pensée religieuse et actes constitutifs du culte dans la Grèce classique*, Genève, 1958, rééd. Paris, Picard, 1992, p. 4.

(2) L'expression est de Cl. Calame, *Mythe et histoire dans l'Antiquité grecque. La création symbolique d'une colonie*, Lausanne, Payot, 1996, p. 169.

quité dont Pausanias les affublait, les Mystères d'Andanie ne sont qu'une fête de cité parmi d'autres et ne peuvent en aucun cas servir à prouver l'existence d'une communauté messénienne à l'échelle de la Messénie. Si son récit participe bel et bien d'une tentative de définition de l'*ethnos* messénien, force est de reconnaître qu'il peine à y parvenir d'un point de vue historique. Un passé recomposé, telle est probablement l'expression qui permet de qualifier son récit de l'histoire des Messéniens. Je ne puis, ici, développer les perspectives de recherches nouvelles que cela autorise, mais j'en ai suffisamment dit, je crois, pour permettre de tirer quelques conclusions sur notre rapport aux Anciens.

Le temps, pourrait-on dire, ne fait rien à l'affaire. Plus il contribue à nous éloigner de l'Antiquité, moins cela nous dispense de toujours et encore revenir aux sources. Non, tout n'a pas déjà été dit et bien dit. Non la lecture de ce que les modernes ont dit des Anciens ne dispense pas de la lecture des Anciens eux-mêmes. Par delà les débats historiographiques, les sources ont, et auront, toujours raison, de sorte que l'historien n'en finit pas, et ne finira jamais, de revenir aux sources. Ceci d'autant plus qu'il n'existe pas une vérité sur l'Antiquité que les historiens de métier seraient à même de faire émerger. Il est autant de lectures possibles du passé qu'il est de lecteurs. En cela, aussi, la lecture des modernes ne dispense en rien de la lecture des anciens, puisqu'elle n'en épuise pas la matière. Je ne saurais cependant conclure sur ces quelques réflexions par trop académiques. Car l'essentiel n'est pas là. À la question « Pourquoi lire les Anciens au XXI^e siècle ? » je réponds sans ambages : pour le plaisir que l'on y trouve ! Ainsi n'éprouvais-je pas moins de plaisir à voir dialoguer Socrate lorsque j'étais en terminale, qu'à lire ensuite, à l'occasion de mon année de maîtrise, les naturalistes grecs, dont Aristote, et leurs suggestives taxinomies, ou à essayer, aujourd'hui, de donner sens à quelques pierres inscrites auxquelles le temps a fait injure. Fût-il égoïste, je ne connais pas de meilleur moteur que celui-là.

Laurent Pilot